



CULTURE LIVRES

Sexe, violence et épopée

En cette rentrée, deux auteurs colombiens mettent le feu sur fond de changement politique.

Retour au pays natal

Imaginez... une Colombie où la paix serait communément installée et devenue un « pays à la mode ». Avec « Retourner dans l'obscur vallée », Santiago Gamboa imagine le retour d'une poignée d'exilés dont les destins vont se heurter. Parmi eux, la jeune Manuela, agressée dans son enfance et avide de vengeance, mais aussi auteure de poèmes sublimes. Ou encore Tertuliano, inquietant « philosophe messianique » autoproclamé qui harangue les foules et appelle à la violence, car « on ne peut pas être mou dans le monde d'aujourd'hui ». Palacios, homme d'Eglise au passé paramilitaire inavouable. Et le consul, diplomate, écrivain et alter ego de l'écrivain, qui comprend que les temps ont changé. Alors qu'il se trouve à Madrid, dans une chambre d'hôtel où il attend une femme autrefois aimée, il suit à la télévision les images d'une prise d'otages à l'ambassade d'Irlande dans la capitale espagnole, revendiquée par un groupe se réclamant de Boko Haram. La preuve que la Colombie n'a plus l'apanage du pire. Et que le temps de « retourner dans l'obscur vallée », le pays natal, est venu. « Dans les années 1980, mes compatriotes ont souvent vu le futur en Europe. Mais aujourd'hui hélas, ce n'est plus un lieu préservé de la violence, et beaucoup font le voyage en sens inverse », explique le quinquagénaire. Lui-même a longtemps vécu à l'étranger avant de se réinstaller à Cali en 2014. « Je voulais suivre en Colombie le processus de paix au jour le jour », explique celui qui fut aussi diplomate et participa aux négociations avec les FARC. Son roman, explosif, baigné de sexe, de violence et de poésie, reflète les contradictions d'un pays en pleine transformation. Plane sur lui aussi l'ombre tutélaire de Rimbaud, « le poète de la fuite, celui qui a fait du départ un des Beaux-Arts, dieu de tous les errants et cinquième personnage de cette "Vallée" ». Le seul endroit où les exilés peuvent revenir serait-il la littérature ? ■ SOPHIE PIJJAS

« Retourner dans l'obscur vallée », de Santiago Gamboa, traduit de l'espagnol (Colombie) par François Gaudry (Métailié, 448 p., 21 €).

Un trouble héritage

Avec « Le corps des ruines », Juan Gabriel Vasquez fait souffler, lui, moins un vent torride qu'un vent de mystère sur le passé colombien. Le narrateur – double de l'auteur, dont il porte le nom – découvre un jour un crâne et une vertèbre chez un médecin collection-



Passé d'armes.

Juan Gabriel Vasquez (en haut) et Santiago Gamboa (en bas) : deux alternatives littéraires à une histoire de la violence, celle de leur pays, la Colombie.

neur d'étranges reliques politiques. Ces ossements auraient appartenu respectivement aux victimes de deux meurtres retentissants : le sénateur Rafael Uribe Uribe, tué en 1914, et le leader libéral Jorge Eliecer Gaitan, assassiné en 1948 (prélude à la Violencia, période de guerre civile qui fit 300 000 morts entre 1948 et 1960). Bientôt, un certain Carballo harcèle le narrateur pour qu'il écrive sur ces meurtres, selon lui non seulement liés entre eux, mais aussi à l'assassinat de Kennedy. Exaspéré par ce complotiste, qu'il juge fou, notre héros va pourtant peu à peu se laisser gagner par une fascination trouble pour ses obsessions. D'autant qu'il vient de revenir en Colombie après des années d'exil, et s'inquiète de l'héritage de violence qu'il lègue ainsi à ses filles jumelles tout juste nées, prématurées et si fragiles. Son enquête fera resurgir des pans méconnus du passé, qu'il devra démêler à travers diverses théories fumeuses. « J'ai commencé à écrire le roman avant que le monde des fake news s'installe, avant cette crise de la vérité que nous connaissons actuellement. L'idée qu'on partage une même vision des événements a complètement disparu, et c'est très inquiétant. Mais si nous n'avons plus de récit commun, peut-être la littérature peut-elle nous offrir une alternative... », dit Vasquez. En mêlant réflexion politique, récit intimiste et suspense vivement mené, ce quadragénaire confirme qu'il est l'une des plumes les plus passionnantes de la jeune garde latino-américaine, capable de donner chair avec brio à une mémoire collective blessée. « L'Histoire n'a rien d'abstrait, estime-t-il. Les objets qui nous viennent du passé sont une conscience de la présence de celui-ci en nous – ils incarnent des questions sans réponse, des mystères. » ■ S. P.

« Le corps des ruines », de Juan Gabriel Vasquez, traduit de l'espagnol (Colombie) par Isabelle Gugnon (Seuil, 512 p., 23 €).

BIASO CANNARSA/ORAIZ/LEEMAGE - JULIEN FAURE POUR LE POINT